

Jean DARRIG

**Petits crimes
en Provence
au XIX^{ème} siècle**

Avant propos

Les nouvelles qui suivent sont des récits imaginaires, excepté la dernière, basée sur une affaire réelle. Bâties sur la toile de fond des mœurs du Second Empire et de la Troisième République, la fiction n'est jamais loin de la réalité. Toutefois, les noms des personnages sont fictifs et leur rapport avec des personnes existantes ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

La Boucharié

Forcalquier – Aix-en-Provence

1

On croit bien souvent qu'il existe des gens ordinaires dont les vies sont grises, ternes et lisses. Or, l'observateur curieux et attentif découvrira toujours en l'existence de chacun des caractéristiques exceptionnelles qui peuvent donner matière à roman. Tel est le cas des deux vies dont nous soumettons l'histoire à votre sagacité.

En Haute Provence, entre Forcalquier et Reillanne, il existe une contrée vallonnée où la forêt tient une bonne place, où peu de champs sont plats. À la fin du Second Empire, la vie y était rude. Les gens, âpres au gain, repliés sur eux-mêmes, tâchaient de ne se faire remarquer ni du Diable ni du Bon Dieu. Ici, on craignait tout le monde, y compris son ombre. Sur un plateau isolé, se dressait un bâtiment aux hauts murs épais, faits de pierres grossièrement appareillées et non de pierraille et de mortier. Cette architecture

le faisait ressembler à une église médiévale fortifiée. Ce n'était rien d'autre qu'une grosse ferme bâtie dans la deuxième moitié du règne de Louis XIV par la famille Sauzet, alors nombreuse et puissante. En cette époque troublée où des hordes de gueux écumèrent le pays exsangue après les guerres et le faste dispendieux du monarque, il valait mieux avoir un endroit sûr et solide pour se mettre à l'abri, surtout quand on vivait isolé. Bien que catholique, la famille Sauzet y hébergea des parpaillots mais aussi des pauvres fuyant les Dragons du Roi qui montaient du Lubéron dans l'unique but de rapiner.

Mais sous la Révolution, cette ferme fut le théâtre d'un drame horrible et sanglant. Une bande de royalistes acharnés, défendant leurs privilèges, s'y était réfugiée, après en avoir chassé les occupants. Une troupe de paysans et de révolutionnaires montés de Marseille vint les assiéger. La poudre manquant de part et d'autre, les combattants s'étaient finalement entretués à l'arme blanche dans une sauvagerie indicible si bien que le combat cessa faute de combattants. Après la bataille, on découvrit avec effroi jusqu'où la barbarie avait été poussée : on trouva, baignant dans

des mares de sang, des corps éviscérés, des membres épars et trois ou quatre têtes, le tout dans l'affreux vrombissement des mouches à viande, affolées par cette manne. L'endroit porta désormais le nom de *la Boucharié*. Les esprits faibles et superstitieux l'évitèrent soigneusement, d'autant qu'avec le temps personne ne savait plus où les restes avaient été enterrés. Comme si ce drame avait attiré l'attention du Diable, la famille Sauzet déclina rapidement : les épidémies, les unions stériles réduisirent le nombre des descendants et plus rien ne fut jamais comme avant. Depuis, des arbres, peut-être fortifiés par le sang, avaient poussé autour du bâtiment, lui enlevant un peu de son caractère lugubre.

Après une existence de dur labeur, Meffre n'attendait plus grand chose de la vie, si ce n'était paradoxalement la mort. Il prenait le frais sur le seuil de *la Boucharié* dont sa femme, seule descendante des Sauzet, avait hérité. Depuis quelques mois, Meffre était incapable de se concentrer sur une idée précise. Bien qu'il fût parfaitement conscient de cette baisse de ses facultés, cela ne l'inquiétait guère. Il avait ainsi l'esprit en repos, occupé seulement des choses simples de

la vie, comme manger, se reposer, dormir. En fait, il lui arrivait souvent de sommeiller tout éveillé et de rêver, activité délicieuse qui le transportait dans le commerce des anges. C'aurait été le bonheur, sans ces maudits maux de tête qui souvent suivaient ces rêves. Ce jour-là, il tailladait une branche de hêtre pour s'en faire une canne, une de plus, qui lui servirait autant d'arme de défense que de soutien.

Eugène Garcin marchait entre le bord d'un champ et la lisière d'un bois d'yeuses. Comme pour beaucoup de paysans de la contrée, la marche était son seul mode de déplacement car même si l'on possédait un cheval, on tirait sur sa bride pour le guider plus souvent qu'on ne montait sur son dos ; dans ces contrées, un cheval était un outil de travail et non un moyen de locomotion, pas question de le fatiguer pour rien. On empruntait généralement des raccourcis et on coupait volontiers à travers champs. À l'approche de Garcin, les criquets sautaient joyeusement de ci de là, comme pour le saluer. Pour la circonstance, il avait mis sa chemise blanche à manches bouffantes, boutonnée jusqu'au col,

et avait brossé méticuleusement son pantalon. Ses gros souliers, bien que nettoyés et cirés, étaient déjà blancs de poussière. De temps à autre, il faisait une petite incursion dans les champs qu'il longeait et prenait une poignée de terre. Il la sentait et quelquefois y posait même sa langue pour la goûter. « Bon, très bon, tout ça » murmurait-il. Bientôt, il arriva à destination.

Soudain, le chien de Meffre se mit à aboyer furieusement. Il n'en fallut pas plus pour que le vieux se mît en rogne. Ce bâtard, dont personne n'avait jamais connu la provenance, aboyait pour tout et pour rien. De plus, c'était un mauvais chien de berger. Meffre l'avait chassé une bonne centaine de fois, mais l'animal était toujours revenu, la queue frétilante, considérant tout cela comme un jeu. Alors, de guerre lasse, on l'avait gardé.

Malgré sa mauvaise vue, Meffre crut toutefois distinguer une forme près de la barrière. « Tiens, se dit-il, pour une fois que cette bestiole sert à quelque chose ! ». La forme se mit à faire de grands signes.

— Holà, Père Meffre ! Je peux entrer ? Je veux vous parler !

— Ho ! Qu'est-ce que c'est ?

— C'est moi, Garcin !

Meffre frappa l'air de son bâton.

— Fous le camp, je veux pas te voir ! Ma fille, tu ne l'auras pas, mets-toi bien ça dans la tête ! Je ne me suis pas crevé toute ma vie pour qu'Hortense finisse avec un va-nu-pieds. Tu n'es qu'un bon à rien. Étends tes terres, amasse du bien, et après, nous verrons !

C'était la deuxième fois qu'Eugène Garcin, paysan d'une trentaine d'années, venait faire sa demande pour marier Hortense, la fille du père Meffre. Ce dernier, à la tête d'une trentaine d'hectares du côté de Reilanne, faisait sa tête de mule. Il voulait pour sa fille un prétendant qui possédât au moins autant que lui-même. Il prétextait que Garcin, avec ses trois petits hectares, avait tout juste de quoi ne pas mourir de faim. Ce n'était pas tout à fait faux car, même avec quatre bras, les rendements de l'exploitation de Garcin n'auraient pas permis de faire vivre dignement toute une famille. Mais Garcin avait sa fierté et, puisqu'il avait « du bien », il était hors de question pour lui d'aller faire le valet de ferme.

Contrairement à beaucoup de paysans de la contrée, Garcin était capable de parler, d'écrire et de lire correctement en français. Intelligent et avisé, il avait mis à profit le temps passé au régiment. Il avait malheureusement tiré un mauvais numéro à la conscription sans que la famille pût payer un remplaçant. Ce fut une catastrophe pour son père, privé de deux bras vigoureux. Il maintint un temps l'exploitation à flots mais dut bientôt vendre deux parcelles pour subsister. Le père Garcin s'aigrit, en voulut à la terre entière et mourut avant que son fils ne revînt. Mais finalement, avoir tiré un mauvais numéro à la conscription fut, d'une certaine façon, une chance pour Garcin. Saisissant toutes les occasions d'apprendre et de se parfaire, il affichait une soif inextinguible de connaissances. Dans la cavalerie, il avait fréquenté d'autres paysans du Limousin, de Beauce, de Picardie, avec des méthodes d'exploitation différentes. Puis on l'envoya en Algérie où il fraya avec des colons venant d'Alsace, de Bretagne, du Bordelais, presque tous exilés de force par Napoléon III pour leur opposition au régime. Les plus récents étaient des déportés communards. Ce mélange sulfureux

fut sans aucun doute le ferment de son idéal républicain. Le soir, dans la chambrée, il notait sur un petit carnet noir tout ce qu'il avait glané dans la journée, des nouvelles techniques, des dosages d'engrais, des adresses de marchands de graines, des slogans politiques. — Mais qu'est-ce que tu fais ? demandait Séraphin Barle pour qui les signes tracés par Garcin étaient des pattes de mouche.

— J'amasse, j'amasse. T'inquiète, Séraphin, j'en apprends ici pour tout le restant de mes jours !

— Eh ben ! reprenait l'autre, c'est pas mon cas !

— Forcément, la moitié du temps, tu es en taule !

Séraphin Barle faisait aussi partie du régiment expatrié et son activité trouva en pays indigène un terrain propice à toutes sortes de négoce frauduleux : il échangeait aux Arabes du tabac volé à ses camarades contre des bijoux artisanaux en argent, des poules, des œufs, des lapins qu'il s'empressait de revendre au campement pour améliorer l'ordinaire. Un des Arabes, en combine avec lui, voulut le faire chanter et signa là son arrêt de mort : on le retrouva un matin au pied d'un mur, la

djellaba maculée de son sang. Pour calmer la population indigène, on ne put passer sous silence ce meurtre et Séraphin, suspect non sans raisons, écopa de trois mois de mitard, au pain et à l'eau. Tous les jours, un des Arabes du village venait devant le soupirail du cachot lui dire :

— Kelb ! Naâloualdik ! Quand ti sors ji t'y coupe li cou !

Quant à Garcin, il passa ses pelotons et fut démobilisé comme sergent. Il revint au pays les poches pratiquement vides mais la tête pleine de projets, tous plus ambitieux les uns que les autres. Seulement, pour les réaliser, il fallait des terres qu'il n'avait pas et de l'argent qui lui manquait aussi.

Lorsqu'il rencontra Hortense, elle lui plut d'abord physiquement : il fut attiré par ce corps bien bâti et proportionné qui lui fit penser à une belle jument. Hortense exhalait la force et la bonne santé. Elle n'était pas vraiment belle mais on ne pouvait dire non plus qu'elle était laide. Ses traits plutôt réguliers n'étaient pas ingrats. Ce qui lui manquait c'était un peu de grâce et de charme avec, dans l'œil, un petit éclat de malice. Beaucoup affirmaient ne l'avoir jamais vu sourire et, si

vous aviez eu cette chance, vous auriez surpris une espèce de rictus nerveux, disparu aussitôt qu'apparu. En revanche, un œil averti aurait deviné sous ses robes grossières une belle charpente, des jambes fortes et longues et une poitrine de nourrice. Bien attifée, on aurait pu dire, selon l'expression de l'époque, que c'était *une belle femme*. Garcin s'était secrètement promis de réveiller le volcan qu'il imaginait couvrir en elle.

Il avait également plu à Hortense. Ils s'étaient revus régulièrement au détour des chemins ou des marchés et aux fêtes votives. Garcin comprit bien vite qu'en plus de son attrait physique Hortense représentait un parti plus qu'intéressant qui pouvait combler tous ses vœux. De son côté, elle pressentit dans son galant un homme intelligent, entreprenant, qui saurait mener sa barque et la secourir dans ses propres ambitions. Tous deux déjà avancés en âge avaient décidé d'unir leur destin, autant par attirance que par calcul. S'attendant à des réticences du futur beau-père, Garcin avait même proposé de vendre ses terres et d'en acheter d'autres, joutant celles de Meffre ou d'en apporter l'argent dans la corbeille de mariage. Mais

personne ne voulait des terres de Garcin, difficiles d'accès et par trop pentues. Il aurait dû vendre à perte et n'aurait pas eu assez pour acheter quoi que ce fût d'intéressant. Pour le père Meffre, le mariage n'était qu'une affaire d'argent et d'hectares ; pour le reste, on ne faisait que satisfaire ses instincts. Le vieux paysan voulait du concret, du palpable, comme de la terre ou des pièces bien lourdes et non de vagues promesses. La situation était dans une impasse car plus le temps s'écoulait, plus il devenait difficile à chacun des amoureux de trouver un autre parti.

2

À court de ressources, Garcin eut alors l'idée de faire intervenir le curé Bise pour plaider sa cause. Aussi large que haut, l'homme d'église en imposait et bien peu s'étaient hasardés à lui résister. Son éthique était simple et claire, frappée au coin du bon sens, forgée par la vie et la connaissance du terroir autant que des gens. Malgré son apparence, ce n'était pas une brute mais un homme fin dont les conseils toujours pragmatiques étaient écoutés. Cédant à la supplique de Garcin, le curé se rendit donc un matin chez Meffre. Ce dernier se reposait sous l'ombre fraîche d'un mûrier, devant sa porte. Contrairement à son habitude, le chien n'aboya pas mais vint se frotter aux jambes du prêtre.

— Vous voyez, même votre chien reconnaît la présence de Dieu, plaisanta le Père Bise.

— Ho ! Curé, je n'ai pas encore demandé l'extrême onction ! s'écria Meffre.

— Qui vous a parlé de cela, mon fils ? Je viens vous voir au sujet du mariage de votre fille, dit-il sans préambule.

— Si c'était pour ça, Père Bise, vous auriez mieux fait de rester dans votre presbytère ou mon chien aurait dû vous bouffer les mollets ! Vous perdez votre temps. J'ai posé mes conditions à Garcin et je ne reviendrai pas dessus... C'est clair ?

Peu impressionné par l'attitude de Meffre, le curé s'assit sur le muret à côté de lui et posa la main sur son épaule.

— Ne faites pas l'enfant, vieille bête ! Arrêtez de faire le fier et écoutez-moi. Certes, votre fille est courageuse et ne rechigne pas à l'ouvrage mais ce n'est plus une jeunesse ni un modèle de beauté. Des partis, elle n'en a pas trouvé d'autre et tout me fait penser que les galants ne se bousculent pas.

— Té, vous vous y connaissez, vous, en amour et en femme, Curé ? C'est nouveau, ça !

— Parfaitement ! Et plus que vous, bédigasse, qui n'êtes jamais sorti de votre trou. En plus, dites-vous que je connais l'histoire de chaque paroissien. Or, si j'ai bonne mémoire, lorsque vous vous êtes marié, vous n'aviez pour tout

pécule que ce que vous aviez dans votre pantalon et, à cette époque-là, vous faisiez moins le fier. Je reconnais que vous avez fait fructifier le bien mais, dans la corbeille de mariage, il n'y avait que les terres de votre épouse, paix à son âme, sainte femme !

— J'ai payé de mon travail... rétorqua Meffre.

— Oui, je sais, au lit aussi, ajouta le curé, mais Garcin a offert de vendre ses terres, d'investir dans votre ferme. Il ne viendra donc pas sans rien, comme vous l'avez fait vous-même.

— Pour moi, c'est du vent ! Si ma fille passe outre mon consentement, je la déshérite !

— Vous n'en avez pas le droit, vieux fou !

— Té ! Ah bah ? La belle affaire ! Je vends tout et je vais vivre comme un prince à Manosque le restant de mes jours. Le notaire m'a dit que je pouvais le faire ! Et ma fille se débrouillera avec son Garcin. On verra s'il est capable de la nourrir !

— Vous déparlez, Père Meffre ! Le notaire n'a pu vous dire une telle sottise ! Hortense est autant héritière que vous. Pour vendre, il vous faut son accord et je parie n'importe quoi qu'elle refusera ! Réfléchissez bien, Père Meffre, à vouloir trop gagner, on finit

par tout perdre. Avez-vous pensé que bientôt, vous ne pourrez peut-être plus mettre un pied devant l'autre ? Qui s'occupera de vous ?

— Je prendrai une servante !

— Qui vous volera et dilapidera votre bien, mon pauvre !

— Hou, miladiou, il ferait beau voir ! rugit Meffre.

Puis, énervé par tant d'entêtement, Le père Bise finit par s'emporter :

— Té, tu n'es qu'un vieux couillon, Meffre ! Je ne te salue pas.

Et là-dessus, le prêtre tourna les talons.

— Je prierai pour vous, Curé, répondit Meffre dans un grand éclat de rire.

Revenue d'avoir donné aux bêtes, Hortense avait entendu la fin de l'entretien. Elle ne prit même pas le temps de s'essuyer les mains pour se mettre à invectiver son père dans une rage folle.

— Vieille carne ! Vous avez fait trimer ma mère toute sa vie pour vous avoir mis dans son lit. Vous l'avez tuée de travail, vous l'avez assassinée ! Vous n'avez jamais voulu prendre un valet de plus ou une servante ! Bien sûr ! Vous en aviez une gratuite ! Voilà douze ans qu'elle est morte et moi, ça fait au-

tant de temps que je vous sers de garçon de ferme, de bonne à tout faire, de cuisinière et j'en passe ! Puisque vous ne voulez rien entendre, saleté, vous vous passerez de moi ! Je m'enferme dans ma chambre et vous vous débrouillerez tout seul. Je vous laisserai crever comme une vieille bête. Et si vous avez le malheur de franchir ma porte, je vous fends le crâne comme un melon mûr.

Ayant dit, elle entra dans la ferme comme une furie et fit claquer la porte tellement fort que la maison en trembla jusqu'à la plus haute tuile faitière.

— Bon débarras ! maugréa Meffre, tu crèveras de faim avant moi !

Le vieux n'était pas du tout sûr que l'imprécation qu'il venait de proférer se réaliserait. Depuis qu'Hortense ne s'occupait plus des soins du ménage, il se nourrissait d'oignons, d'olives, de noix et d'amandes. Il aurait bien pu tuer un lapin ou un poulet pour le faire rôtir mais cette histoire lui avait enlevé le goût du pain et la colère lui tenait lieu d'aliment. Au lieu de manger ses légumes, il préférait ronger son frein et soigner ses maux de tête... À SUIVRE

Nouvelle suivante ->

Le secret des trois

« M »

Aix-en-Provence

1

— Oh ! Mme Maurel ! Alors, elle a été gentille, ma Rosalie ?

— C'est un amour de jument, M. Vial. Mais le mistral m'a gâché complètement la promenade du retour. Pensez ! J'ai dû replier la capote et j'ai perdu mon chapeau. Heureusement que votre Rosalie n'a pas eu trop peur ! Un vrai calvaire !

— Ah ! Après Saint-Cannat, ça souffle fort, en général ! Tenez, prenez mon bras pour descendre et ne vous occupez plus de rien.

La cloche de l'église du Saint-Esprit sonna juste les dix heures, en ce samedi 12 juillet 1884, lorsque Madeleine Maurel rendit le phaéton qu'elle avait loué, la veille au matin.

— Vous avez eu beau temps, hier, à la Barben, Mme Maurel ?

— Oui, comme ici, je pense. Avec du vent, évidemment...

Madeleine venait de mentir car elle ne s'était pas rendue à la Barben mais à Saint-Antoine, contre l'avis de son entourage. Elle

voulait prendre des nouvelles de ses parents avant que les communications ne fussent interdites. En effet, une épidémie de choléra endeuillait Toulon et commençait à toucher Marseille. Aussi, n'avait-elle bien sûr pas avoué sa destination au loueur de voiture qui se serait récrié.

Depuis la place des Tanneurs où se trouvait la remise de M. Vial, Madeleine décida de faire un détour par le bas du Cours pour remettre une lettre à une amie de sa mère. De là, elle rejoindrait son logis situé Place aux Herbes, au coin de la rue des Marseillais.

Son mari ne devait pas l'attendre et, vu ses habitudes, elle le trouverait certainement encore au lit. Elle était sûre qu'il n'aurait rien fait dans la maison. Le moindre brin de cuisine ou de rangement était au-dessus de ses compétences, comme beaucoup d'autres choses d'ailleurs. Pour s'en défendre, il disait qu'il travaillait avec sa tête, enfin, avec la tête des autres, puisqu'il était chapelier, métier hautement intellectuel et harassant, comme chacun sait. D'ailleurs, il ne passait à son magasin que les après-midi seulement pour ne pas trop se fatiguer.

Elle emprunta la rue Espariat pour rejoindre le bas du Cours où plusieurs hommes se retournèrent sur son passage. Bien que vêtue sans ostentation, elle attirait les regards par sa stature, son port de tête altier, sa chevelure brune, opulente et mobile, la grâce de sa démarche. Belle, simplement belle, sans falbalas ni artifice, Madeleine était mariée à un balourd, hâbleur et, de surcroît, coureur de jupons, comme si la chance d'être l'époux d'une femme intelligente et jolie ne suffisait pas. Beaucoup s'étonnaient de cette union si mal appariée mais, en bonne catholique, Madeleine avait accepté les désagréments d'un tel mariage.

En remontant chez elle, elle coupa par la rue Beauvezet¹ pour rejoindre la rue de l'Office². Bientôt elle put apercevoir le Befroi, parvint devant sa maison et grimpa lestement au premier. Deux ouvertures donnaient sur ce palier avec, à gauche, le départ d'une cage d'escalier menant à l'immeuble contigu. Une grande porte à deux battants de bois ciré permettait d'introduire les visiteurs ;

¹ Rue Bédarrides.

² Rue Aude.

l'autre, modeste et peinte de la même couleur que le mur, donnait directement dans la cuisine. Pour éviter de salir l'entrée et les tapis, on utilisait souvent cette porte pour pénétrer dans l'appartement sans cérémonie. La clé n'entra pas dans la serrure : une autre s'y trouvait déjà. Madeleine frappa pour qu'on lui ouvrît, sans résultat. Elle se mit à bougonner :

— Ce cochon a dû profiter de mon absence pour s'enivrer avec sa bande de propres-à-rien ! Il va falloir le jeter à bas du lit pour le réveiller !

Elle entra donc par la grande porte et se mit à appeler :

— Holà ! Antoine ! Vous n'êtes pas encore debout ?

Une odeur bizarre, à la fois douceuse et musquée, flottait dans l'appartement. Madeleine se dirigea immédiatement vers la chambre du couple. Surprise de la trouver vide, elle vit que le lit n'avait pas été fait et les volets étaient toujours ouverts. De toute évidence, la chambre n'avait pas changé d'état depuis qu'elle l'avait quittée la veille. Constatant au passage que le chapeau et la canne de son époux étaient accrochés à la patère,

elle se rabattit donc sur le salon, s'attendant à trouver son gros mari ronflant tout habillé sur le divan de velours vert. Mais là encore, pas plus de Maurel que de beurre en broche. Un rapide coup d'œil dans le bureau, qui, d'ailleurs, ne servait jamais, fut tout aussi inutile.

— Bon ! Eh bien, il doit être quelque part, certainement en bonne compagnie !

De guerre lasse, Madeleine finit dans la cuisine où elle décida de s'octroyer un grand verre d'eau à la pile. Et c'est là qu'elle eut la surprise de découvrir son mari étendu sur le sol, le corps à demi couché sur le côté.

— Regardez-moi ça ! Il devait être fin saoul pour aller s'endormir par terre ! s'exclama-t-elle.

De surprise autant que de lassitude, elle se laissa tomber sur une chaise et contempla la scène avec calme. Au bout de quelques secondes, elle réalisa que son mari ne respirait pas. Elle s'approcha et remarqua qu'une tache de sang maculait les tomates. Maurel avait une blessure à la tête, blessure résultant certainement d'un coup.

— Mais c'est qu'il est mort ! s'exclama Madeleine. Eh bé, *sian pouli, té*³ ! Vous êtes mort, mon époux... et bien mort, dit-elle en se redressant.

³ On est beau, tiens !

2

Elle se laissa retomber sur la chaise et examina froidement la scène, comme s'il s'agissait de quelqu'un ou de quelque chose d'inconnu. Elle constata que Maurel tenait de sa main droite un pantalon par la taille. Sa chemise relevée laissait voir ses « parties honteuses », ce qui offusqua au plus au point Madeleine qui rabattit prestement un pan de tissu pour cacher ce triste spectacle.

— Mon Dieu, que c'est laid ! dit-elle à haute voix.

Elle avait toujours trouvé repoussante l'anatomie masculine et bien qu'elle ne fût pas très ferrée en la matière, elle avait vite compris que les nus grecs et romains n'étaient que de prudes symboles de ce qu'est en réalité la virilité. Lorsque dans un salon, ou ailleurs, elle remarquait un homme de belle prestance et agréable à regarder, elle finissait toujours par l'imaginer dans la tenue d'Adam et cela suffisait à la dégouter du monsieur. Elle s'était vite rendue à

l'évidence : elle n'aimait pas les hommes et ne les aimerait jamais, à plus forte raison Maurel, gras et plein de poils. On peut alors se demander comment elle avait pu supporter ce mariage, même avec beaucoup de religion. Au début, sa mère l'avait prévenue de ne pas avoir peur, que toutes les femmes passaient par là et que peu d'entre elles en étaient mortes. Elle vécut donc cela comme une épreuve, ainsi que les femmes supportent la maternité ou que les hommes endurent le service militaire et la guerre. Mais rapidement, elle dut avouer que tout contact était au-dessus de ses forces. Maurel en fut rempli de rancœur et l'on comprend mieux ses fredaines extra-conjugales. Mais personne ne le plaignait car on ne pouvait imaginer qu'une aussi charmante femme n'aimât pas l'amour. Pour l'opinion, c'était donc lui le fautif et non pas elle. Malgré tout, puisqu'un *modus vivendi* avait été trouvé, pour l'un comme pour l'autre, il était hors de question de divorcer, le consentement mutuel ayant été aboli en 1816, toute procédure aurait été longue, coûteuse et contraire aux intérêts du négoce.

— Mais qu'est-ce qu'il s'est fait, là ? se demanda Madeleine. D'où provient cette blessure qui, apparemment, a dû causer sa mort.

Le pantalon tenu d'une seule main la mit sur la voie : combien de fois lui avait-elle dit de s'asseoir pour enfiler son caleçon ou son pantalon au lieu de sautiller bêtement à la recherche de l'équilibre.

— Un de ces jours, mon mari, vous vous caserez la tête ! lui répétait-elle.

Eh bien voilà, c'était arrivé ! Mais une telle blessure n'avait pu se faire en heurtant le sol. Au pire, Maurel aurait récolté un splendide hématome. Non ! pensa-t-elle, dans sa chute, il avait dû rencontrer un objet contendant. À la recherche de preuve pour valider son hypothèse, Madeleine finit par remarquer, près de la cuisinière à charbon, une tache brune sur l'angle de fer de la paille carrelée et une traînée de sang sur les carreaux blancs. La tête du mort se trouvait juste au pied de cet angle. Voilà donc le fautif, se dit-elle.

— Il a vécu comme un cochon et il est mort comme un âne, laissa tomber Madeleine, assez contente de cette amusante formule.

Néanmoins, elle n'éprouvait aucune réelle satisfaction de cette disparition. Sa solide éducation religieuse le lui interdisait. Bon ! se dit-elle. Il va falloir que je fasse quelque chose ! Elle se leva et se servit un grand verre d'eau. Puis elle décida d'aller chercher du secours — non que le mort en eût besoin — mais seulement pour faire savoir la nouvelle et obtenir de l'aide. Il était en effet hors de question qu'elle charriât cette masse jusque dans la chambre, à l'autre bout de l'appartement. Elle prit sa pochette et après avoir soigneusement fermé la porte, s'en alla tête nue — comme à son habitude — à l'hôtel de ville tout proche.

Dans la cour de la Mairie, elle croisa justement le commissaire de police auquel on l'avait présentée quelques jours plus tôt. Au sourire dont il la gratifia, il était évident qu'il était charmé de la rencontrer.

— Quel bon vent vous amène ? lança-t-il banalement.

— Mon époux est décédé, répondit-elle d'un ton neutre. Il s'agit d'un accident : il s'est brisé le crâne en tombant dans la cuisine.

— J'en suis désolé, Mme Maurel. Êtes-vous bien sûre qu'il est mort ?

— Malheureusement oui, Monsieur le Commissaire. Ce serait gentil de votre part de venir confirmer les causes de l'accident. Je dois aussi obtenir le certificat de décès du médecin...

Alfred Gautier, le tout nouveau maire d'Aix, traversa la cour d'un pas affairé et vint à la rencontre du commissaire.

— Commissaire, présentez-moi cette charmante personne ! demanda-t-il avec son plus beau sourire.

Madeleine rejeta sa chevelure en arrière et fixa le maire droit dans les yeux. Elle trouva dans le regard de l'édile l'effet escompté. Le commissaire, plein de zèle, expliqua la situation pendant que le maire dévorait Madeleine des yeux.

— Ma pauvre Dame ! s'exclama-t-il d'un ton marri. Je connaissais bien votre époux. Ah ! C'était un bon vivant ! Quel accident stupide !

Désireux d'asseoir sa notoriété, le maire recommanda au commissaire de s'occuper de ce cas toute affaire cessante et de faciliter au

maximum toutes les formalités que nécessitait ce décès.

— C'est déjà suffisamment pénible pour cette dame, se justifia-t-il. Tenez-moi au courant. Veuillez m'excuser, je suis attendu.

Et il prit congé en baisant la main de Madeleine avec un regard appuyé.

— Retournez chez vous, Mme Maurel, j'arrive tout de suite, avec le docteur et le sergent de ville, dit le commissaire.

De retour chez elle, le remugle la prit cette fois à la gorge, peut-être parce qu'elle connaissait désormais son origine et elle ne se sentit pas la force de retourner dans la cuisine. Se sentant un peu faible, elle sortit du buffet un sucrier et croqua quelques morceaux, comme une enfant gourmande. Puis elle se laissa tomber sur le canapé du salon, après avoir ouvert toutes grandes les fenêtres de la pièce.

— De l'air, de l'air, s'exclama-t-elle, j'étouffe !

Puis, quelques secondes plus tard :

— Ça fait quinze ans que j'étouffe, nom de nom !

À SUIVRE... Nouvelle suivante ->

Les offrandes à la Vierge

Vallée de l'Ubaye

1

Lorsque le père Coste sortit de la sacristie pour pénétrer dans l'église de Larche, le jour venait à peine de se lever et la nef était encore tout enténébrée. Seul l'arrière de l'autel, en-dessous des vitraux, était visible puisque situé à l'est. Même par beau temps, il fallait que le soleil s'élève au dessus de la montagne qui barrait la vallée à l'Est pour dispenser la chaleur de ses rayons jusqu'au Lauzet et bien plus loin, alors que du côté de l'Italie, vers l'Orient, la plaine était déjà ensoleillée.

— Il ne fait pas chaud, remarqua le curé en retournant dans la sacristie.

Il en revint avec une couverture jetée sur ses épaules.

— Dites, Seigneur, Vous ne nous gêtez guère avec le temps ! Pourquoi êtes-Vous si dur avec les gens d'ici ? Qu'est-ce qu'ils Vous ont fait ?

On était en effet le 6 septembre 1865 et déjà, plein d'impatience, l'hiver tapait du pied et grattait à la porte.

Après plusieurs gémissements devant l'autel, le père se mit à genoux et commença à prier. En cette heure matinale, il avait l'impression d'être seul avec Dieu qui n'avait d'oreille que pour lui seul. Ses prières du matin étaient personnelles : il implorait la grâce du Seigneur pour sa famille, restée là-bas, en Bretagne, pour ses ouailles qu'il avait en grande affection et enfin, pour lui même, afin que Dieu continuât à lui accorder une bonne santé, essentielle à l'accomplissement de sa mission. Lorsqu'il se releva — enfin, tenta de se relever, plutôt — son âge se rappela à son bon souvenir. Il eut soudain une conscience très claire de sa destinée future : il mourrait à Larche, peut-être un matin comme celui-là, le nez par terre, après une attaque. Dans le fond, ce serait une belle mort, non ? Sous le regard du Seigneur.

Il se retourna et contempla la nef, encore bien sombre. Son église n'était pas un chef d'œuvre d'architecture mais, avec son clocher carré qui dominait tous les toits du village et se voyait de loin dans la vallée, elle était solide. Et puis, c'est dans le cœur des fidèles qu'est la véritable église, se disait-il, alors, elle est très belle mon église ! Les

premiers temps de sa prise de fonction, il avait pris sa nomination comme une punition. Sa précédente cure, à Vinon, était un paradis. Pourquoi l'avoir exilé dans cette montagne froide et inhospitalière ? Il sut par la suite que l'Archevêque avait joué aux chaises musicales : un prêtre âgé à récompenser, d'où nécessité de créer une vacance en déplaçant un curé qui ne demandait rien mais qui pouvait supporter le climat. Mais voilà, c'était tombé sur lui ! Quoi qu'il en soit, désormais, il avait décidé de rester ici et de refuser catégoriquement toute autre cure. Il n'avait plus l'âge de jouer au petit soldat.

Soudain, son attention fut attirée par une lueur sur la gauche, du côté de l'autel de la Vierge. C'était un halo dont la source semblait provenir du sol mais un des piliers de la nef lui cachait cet autel. Il s'approcha et eut la surprise de découvrir sur le sol un corps étendu éclairé par une chandelle brûlant près de la tête. Il s'agissait d'une jeune fille ou d'une jeune femme, allongée sur le dos, les mains jointes sur le ventre. Avant que de réveiller cette personne, le père Coste se rendit dans la sacristie et en revint avec une lampe à pétrole dont il monta la mèche.

Il s'agissait bien d'une jeune femme qui semblait dormir paisiblement.

— Elle doit avoir froid, murmura le père, surtout sur le pavé glacé de l'église !

Il la secoua doucement :

— Réveillez-vous, ma fille, vous allez attraper la mort, les dalles sont bien trop froides.

Ce n'était pas la première fois qu'il découvrait des misérables qui avaient pénétré dans l'église où ils savaient trouver le gîte mais, malheureusement, rarement le couvert. Il lui arriva même d'en trouver morts d'épuisement ou, justement, de froid. Coste posa sa main sur la tête de la jeune femme : de toute évidence, elle était glacée.

Il remarqua que sa tête reposait sur une étoffe roulée qui lui servait d'oreiller. Ses mains serraient un crucifix. Une fleur, sortie d'on ne sait où, était passée entre ses doigts.

— Elle a dû s'arranger pour la nuit, allumer une bougie pour ne pas avoir peur et s'est endormie bien paisiblement...

Un rapide coup d'œil aux vêtements et aux souliers de la fille lui apprit que ce n'était ni une mendicante ni une vagabonde. Dans ces campagnes, posséder des bons souliers n'était pas l'apanage de tout le monde. Quant

au reste des vêtements, la jupe de grosse laine était en bon état, les bas ne semblaient pas troués et le fichu devait être bien chaud.

— Elle va attraper froid, redit le prêtre, il faut la réveiller !

Mais il n’y parvint pas.

La pâleur marmoréenne du visage, les cernes légèrement bleutés, l’expression si abandonnée le poussèrent à reconnaître avec effroi qu’elle était morte.

Coste n’était plus jeune et, à son âge, certaines idées demandent quelque temps pour que l’esprit atteigne leur pleine compréhension. En un éclair, plusieurs questions l’assaillirent avant qu’il ne réagît physiquement : d’après son vêtement, cette fille avait certainement un chez soi, elle n’avait pas de bagage, pourquoi était-elle venue dormir ici ? S’était-elle enfuie ?

En promenant la lampe au-dessus du corps, le père Coste remarqua que la jupe était bien bouffante sur le devant. Son intuition le poussa à pratiquer une prudente palpation qui lui apprit que la fille était bien enceinte.

— Mon Dieu, Jésus Marie ! Il ne faut pas la laisser comme ça !

Ce disant, il courut vers la sacristie, enfila son manteau sur le chemin et alla toquer à la porte du local jouxtant la mairie, de l'autre côté de la place, local occupé provisoirement par les gendarmes pour juguler la contrebande. Bouleversé par sa découverte, il finit par tambouriner sans ménagement. On lui ouvrit enfin et, dans sa précipitation, il attrapa un gendarme par le bras pour l'entraîner vers l'église sans autre explication. Une fois devant le corps de la jeune fille, il lui dit enfin :

— Voilà ! Elle est morte, la pauvre ! Je vais chercher une autre lampe.

Intrigué par le départ précipité de son collègue, un deuxième gendarme ne tarda pas à apparaître. De prime abord, les conclusions des deux hommes furent les mêmes que celles du père Coste, ils remarquèrent en plus que la fille devait être mariée puisqu'elle portait une alliance.

2

— Portons-là dans la sacristie, nous l'allongerons sur votre grande table. Massot, va chercher le docteur ! Il est chez les Gervais, j'ai vu sa carriole. Qui sait, tu ne vois pas que le bébé soit vivant ?

Il se pencha sur la morte et mit l'oreille sur son ventre.

— Je n'entends rien... mais on ne sait jamais...

— Et qu'est-ce qu'il va faire, le docteur ? demanda l'autre gendarme, un peu novice.

— Ben ! Sortir le bébé, tiens ! Là, en réalité, Collègue, tu as deux personnes sur la table et non une seule !

Le père Coste était très dubitatif mais, maintenant que l'affaire était prise en main par la maréchaussée, tout cela devenait un peu trop compliqué pour lui. Intérieurement, il se mit à prier pour l'âme de la jeune femme et celle de son enfant.

Il y eut une période de flottement pendant laquelle les gendarmes ne savaient plus

quelle attitude adopter, ne voulant pas trop s'avancer sur les causes de la mort : le froid ? La faim ? La peur ? La peur, non, car on ne s'allonge pas de la sorte quand on est sous le coup de l'affolement. Aucun des deux gendarmes ne reconnaissait la jeune femme. Pourtant, à l'évidence, elle ne devait pas venir de loin... à moins qu'elle eût été amenée là par quelqu'un qui, constatant sa mort, avait jugé bon de la déposer dans une église, façon comme une autre de lui rendre hommage et de la faire prendre en charge par les autres, sans se dévoiler ?

Les trois hommes furent tirés de leurs réflexions par l'arrivée brutale du troisième gendarme, talonné de près par une femme d'une quarantaine d'années, échevelée, suivie d'un jeune homme grand et fort. Tous deux paraissaient dans un état d'extrême excitation. Dès qu'ils aperçurent la jeune femme allongée dans la maigre clarté de la sacristie, ils se précipitèrent sur la table pour étreindre le corps et le couvrir de pleurs et de baisers.

— Et voilà, se lamenta le père Coste à voix basse, on a trouvé d'où venait cette fille, pour le grand malheur de ses proches. Comment

ne l'ai-je pas reconnue ? C'est Gigliola, la fille de la Faustina ! Et l'autre, c'est son mari !

Il faut dire que le père n'avait jamais vu Gigliola si calme, si immobile, si pâle, elle qui était toujours en mouvement, avec son visage rose aux expressions si variées et si promptes !

— Je savais bien qu'il lui était arrivé malheur, gémissait la femme. Jamais elle n'a disparu sans nous donner de nouvelles !

— Et l'enfant ? demandait le jeune homme, les yeux pleins de larmes, Oh ! Mon Dieu, vous vous rendez compte ! Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Comment ça se fait qu'elle est là ?

Aucun des présents ne pouvait apporter de réponses à ces questions bien légitimes. Sur ces entrefaites, Le docteur Caire arriva enfin, un géant dans la sacristie, créant un courant d'air par son seul déplacement, faisant voler sa pèlerine.

— Ne touchez à rien ! Nom de nom ! Écartez-vous ! Allez, de l'air ! Et de la lumière, parbleu ! Ce n'est pas ici qu'on veille les morts !

Il en fut fait selon ses volontés et tous les assistants se réfugièrent dans l'église. Pas

question de contrarier le docteur Caire, sinon, il était capable de s'en retourner comme il était venu.

Au bout d'un quart d'heure, il rappela son monde. D'un abord rugueux, Caire ne manquait pourtant pas de délicatesse : il avait laissé la jeune femme dans l'état vestimentaire où il l'avait trouvée, comme s'il ne l'eut pas touchée. Il préféra s'adresser à la mère plutôt qu'aux gendarmes, qu'il n'appréciait guère.

— Ma pauvre Faustina ! Votre fille était en parfaite santé. J'ai d'abord cru à une récurrence de choléra mais heureusement, il n'en est rien. Je suis persuadé qu'elle est morte d'asphyxie. Pas besoin de la charcuter pour le prouver...Quant au bébé, malheureusement, il ne vit plus.

Le chef des gendarmes intervint :

— Qu'est-ce que vous entendez par asphyxie ? Elle est tombée dans la neige ? Dans l'eau ? Et comment est-elle arrivée jusque-là ?

Caire secoua la tête comme découragé par si peu de discernement.

— Elle a été victime d'une agression, bien évidemment. On l'a portée ensuite jusque dans l'église.

— On l'a violée ? demanda le mari, anxieux.

— Non. Et je peux certifier que l'on n'a pas touché à ses vêtements. Ses jupons étaient bien serrés à la taille, ses bas en place et son corsage bien boutonné jusqu'en haut. On ne l'a pas non plus étranglée : il n'y aucune marque sur le cou, pas de traces de coups... Rien. À mon avis, on l'a étouffée avec un linge ou un coussin. Peut-être avec le drap qu'elle avait sous la tête... Elle a dû se défendre, regardez, sous ses ongles, il me semble bien que c'est du sang. Elle a certainement griffé son agresseur. Ça a dû se passer hier vers les six heures.

— C'est tous des pourris, ici ! s'emporta le jeune homme. C'est pas parce qu'on n'aime pas les Italiens qu'il faut s'attaquer à une pauvre fille... et enceinte en plus ! Je vous maudis tous, jusqu'à la dernière génération ! Figlii di pute !

— Holà ! intervint le père Coste, ne blasphémez pas dans la maison du Seigneur !

— Ferme-la, Guiseppe ! rugit le brigadier. On est tous à moitié italiens, ici ! Moi je suis né

à Argentera et ma mère y habite toujours !
Essaye plutôt de te souvenir si tu n'as rien vu
d'anormal hier. Et vous, Faustina ?

Il était vrai que Guiseppe avait quelques
raisons de se montrer haineux. Plus bas dans
la vallée, les « macaroni », comme on les ap-
pelait, n'étaient que vaguement tolérés dans
le pays : on les accusait de voler le travail des
gars du coin et de faire baisser les salaires. Il
y avait bien eu quelques pierres jetées ici ou
là, quelques crachats, injures et horions
échangés mais ça n'avait jamais été jusqu'au
meurtre ou l'assassinat. En revanche, sur la
frontière, les gens ne faisaient guère de diffé-
rence entre eux.

La tension retomba et chacun réfléchit.
Gigliola avait quitté le logis pour porter du
linge propre à une voisine malade, en début
de soirée. À la nuit tombée, il n'y avait per-
sonne et le moindre intrus pouvait se remar-
quer. Finalement, Faustina se souvint avoir
entendu les pas d'un cheval. Peu d'habitants
du coin en possédaient. Les gendarmes se re-
gardèrent : aucun d'eux ne s'était déplacé à
cette heure-là. Le père Coste finit par croire
que lui aussi, il avait entendu des bruits de
sabots mais il n'osa l'affirmer. Passant par là,

une colporteuse jura mordicus qu'elle avait vu un grand homme à cheval, emmitouflé dans un ample manteau, l'air redoutable.

Cette colporteuse vendait de la petite mercerie de première nécessité mais sa spécialité était surtout des articles de ferblanterie, du gobelet à la grosse bassine. C'était un personnage haut en couleur qui méritait qu'on s'y arrêtât. Il était rare que les colporteurs, nombreux dans la région, fussent des femmes. Celle-ci traînait un âne neurasthénique attelé à une carriole contenant tout son stock. Connue sous le nom d'Emma, elle montrait un visage tanné par le soleil, le vent et le froid et sa joue portait une vilaine cicatrice, gagnée dans un combat au corps à corps. Massive et solide sur ses pieds, elle était de taille à se défendre seule et tenait toujours à portée de main un mousquet chargé à mitraille dont elle n'hésitait pas à se servir dans le besoin. Elle racontait fièrement qu'elle avait déjà tué froidement quatre brigands qui tentaient de la dévaliser. Un chien, vilain mais efficace, la suivait comme son ombre et gardait la nuit sa maîtresse et son chargement. Native de Coni, elle passait depuis longtemps dans la contrée justement quand

ses confrères originaires de la vallée allaient vendre ailleurs, quelquefois à l'autre bout de la France. Elle n'avait donc guère de concurrents et était sur tous les marchés.

À SUIVRE... Nouvelle suivante ->

L'affaire Frejols

Pertuis

Avertissement au lecteur :

Cette nouvelle est tirée d'une réelle affaire criminelle. Par respect pour les victimes, les noms des protagonistes ont été changés. Pour donner plus de corps et d'intérêt au texte, des passages ont été romancés et des personnages ajoutés. Néanmoins, le déroulement des faits est rigoureusement exact et certains détails pénibles sont également malheureusement réels.

1

Marcel Pignatel sortit sur le pas de sa porte pour mieux voir le temps qu'il faisait. On était en fin avril mais jusque-là il n'avait pas suffisamment plu et le mistral accentuait encore la sécheresse de la terre. Canalisé par le Luberon au nord et par la Trévaresse au sud, le mistral prenait ses aises dans le vaste espace de la plaine de la Durance, brossant le fleuve, soulevant des vaguelettes, nettoyant la moindre brindille, couchant les jeunes plants. Gorgée d'alluvions, la terre n'était certes pas mauvaise mais les conditions climatiques obligeaient les cultivateurs à des efforts incessants.

— Pétard ! Si ça continue, bougonna Pignatel, j'aurais meilleur temps de faire pousser des cailloux.

Comme sœur Anne dans « Barbe Bleue », sur la route qui poudroie, il vit arriver une carriole tirée par un mulet. De plus près, il reconnut son ami Ernest Viguiet,

paysan comme lui. On lui donnait le surnom de *Barrique* car, même depuis l'enfance, il en avait toujours eu la corpulence, alors qu'on nommait Pignatel *Le plat*. En effet, de face, Marcel Pignatel montrait une belle carrure et une taille imposante mais, de profil, il fallait bien reconnaître qu'il était plat. Pour que le surnom de *stoquefiche* lui convînt, il aurait fallu qu'il fût filiforme et maigre. Non. Pignatel, de profil, était seulement plat, d'une étroitesse anormale et on se demandait bien où il casait ses entrailles et ses poumons.

— Oh ! *Barrique* ! Tu viens m'apporter de l'eau ? se moqua Pignatel.

— Ne plaisante pas avec ce sujet, *Le plat*, ça ne me fait pas rigoler, bestiasse !

— Holà ! Ce n'est pas la peine de t'encagner ! Alors qu'est-ce que tu veux ?

Barrique descendit de sa carriole et prit lourdement contact avec le sol. Puis il frappa l'épaule de *Le plat* en guise de salut.

— Figure-toi que j'ai cassé le manche de mon araire. Il faut dire que la terre est tellement dure qu'il faut forcer dessus comme un sourd. Sans compter que je vais finir par y laisser la peau de mon cheval.

— Et alors, tu es venu me casser la mienne, de charrue ! repartit *Le plat*, avec un sourire.

— Ce n'est pas pour longtemps, Marcel. Le charron a déjà commencé la réparation.

— Bon. C'est bien parce que c'est toi, dit Pignatel en ouvrant sa remise. Parce que si ça avait été l'autre, là-bas, il aurait pu se taper le cul par terre pour que je la lui prête.

D'un mouvement de tête, Pignatel avait désigné une ferme à trois cent mètres environ, ferme qui faisait aussi partie du quartier des Moulières, près de Pertuis.

— Il est toujours aussi bizarre, ton voisin ?

— Ah ! Ne m'en parle pas ! Il n'est pas vraiment bizarre, disons qu'il change d'humeur à chaque heure qui passe. Autant, tout à l'heure, il te fera une fête comme un jeune chien et puis, l'après-midi, il ne te dira même pas bonjour !

— Il est lunatique, déclara *Barrique* en arrondissant la bouche pour prononcer ce joli mot. Il y a des gens comme ça. Tiens ! Ma belle-mère, par exemple... Ce n'est pas dangereux mais à la longue, c'est pénible.

Pignatel et Viguier donnaient leur avis sur Honoré Frejols, homme d'une trentaine d'années, originaire de L'Isle-sur-La-Sorgue.

Il exploitait depuis deux ans une parcelle de terre appartenant à la veuve Favre, dans la campagne des Moulières. Une ferme inhabitée se trouvait sur cette parcelle et servait d'entrepôt aux récoltes des paysans voisins. Frejols avait obtenu la jouissance d'une pièce de la ferme au premier étage et partageait la remise et les écuries avec les autres fermiers voisins. Depuis le 29 septembre, Frejols et sa famille avaient élu domicile dans une ferme située à un kilomètre de Pertuis dans le quartier des moulins. La ferme des Moulières servait donc de pied-à-terre lorsque Frejols travaillait sur la parcelle.

Pignatel revint sur le dernier avis de Viguié :

— Tu dis que ce n'est pas dangereux d'être *lunatiste* ? Voire ! Ce type est violent quand il a les cornes à l'envers. Écoute ça : l'autre matin, je viens chercher du fourrage pour ma bête dans la ferme, lui était dans la cour avec son mulet. Je n'ai pas compris ce qu'il voulait faire avec cette pauvre bête, il la tirait d'un côté, de l'autre, on aurait dit qu'il voulait la partager en deux ! Finalement, le foutre l'a pris et il s'est mis à taper dessus comme un dingo avec un manche de pelle. Je

me suis dit : « ce malade va finir par lui casser le crâne ! » Alors je m'en suis mêlé. « Tu n'es pas un peu fada de t'encagner de la sorte ? Tu crois que ça va arranger les choses ? » Malheureux ! Voilà-t-y pas qu'il me fonce dessus avec la pelle ! J'avais ma fourche dans la main, je l'ai menacé à mon tour. « Viens, viens, essaye de taper et je t'embroche comme un gigot ! » Ça l'a stoppé d'un coup. J'ai calmé la pauvre bête et Frejols est revenu à la raison. « Excuse », qu'il m'a dit et il est venu me serrer la main... Tu vois un peu le genre du bonhomme !

— Vouais... Il force un peu sur la bouteille, sûr ! affirma *Barrique*.

— Eh ben non, figure-toi ! Je ne l'ai jamais vu souûl, au café non plus.

— Il est marié ?

— Ouais, avec une veuve qui a un fils. Elle s'appelle Louise, je crois, mais demande à ma femme, elle est au courant de tout. Lui, Frejols, il a un fils d'un premier lit, Léon, un petit gentil comme tout. Ce pauvre gamin s'ennuie et vient souvent me voir. Il me pose toujours un tas de questions, il veut tout savoir, au point qu'il en est quelquefois péni-

ble. Et comme son père ne le supporte pas, le gamin vient chez moi !

Entendant des voix sur le seuil de sa porte, Mireille, l'épouse de Pignatel, sortit en tenant sa jupe d'une main et de l'autre ses cheveux.

— Boudiou ! Ce mistral ne s'arrêtera jamais !

Avisant Viguier, elle le gratifia d'un gentil sourire :

— Oh ! *Barrique* ! Qu'est-ce qui t'amène ?

Viguier expliqua à Mireille la raison de sa présence et les deux hommes la mirent au courant de leur conversation concernant Frejols.

— Vouais, murmura Mireille en baissant la tête, ce n'est pas un cadeau... Enfin, on ne peut pas dire qu'il soit gênant mais, moins on le voit, mieux on se porte !

— Quel âge ça lui fait, au petit Léon ? demanda Pignatel.

— Il a huit ans, et son petit frère, Michel, six. Peuchère, ces deux gamins, sont tous les deux orphelins : Léon a perdu sa mère, première épouse de Frejols. Quant à Michel, son père, premier mari de Louise, est mort. Honoré et Louise étaient chacun veuf avec un enfant en bas âge. Ils se sont mariés ensem-

ble à Roquemaure et ça a reconstitué une famille, en quelque sorte.

Viguiier secoua la tête en signe de compréhension.

— Ah ! Je comprends mieux. Et comment tu sais tout ça, toi ?

— Ben pardi ! C'est elle qui me l'a dit !

— Mais alors, ils vivent à quatre dans une pièce ? s'étonna Viguiier en désignant la ferme voisine.

— Non, répondit Louise, plus maintenant. Depuis peu, ils ont aménagé dans une petite ferme plus près de Pertuis, dans le quartier des Moulins. C'est plus pratique pour l'école des enfants et Louise est plus proche du marché.

Viguiier, dit *Barrique*, chargea la charrue dans sa carriole et grimpa avec effort sur le siège. Sous le poids, la mule fit un écart.

— Ho ! Ma belle ! Je sais, je suis lourd ! Allez, hue !

Et sans qu'il ait besoin de guider la bête, elle fit demi-tour et reprit le chemin de la ferme Viguiier.

— Adessias ! fit *Barrique* avec un geste de la main, et merci, collègue !

2

En ce vendredi 17 mai 1861, le marché de Pertuis battait son plein, comme à l'accoutumée depuis des siècles. Rue Danton, place Mirabeau, les marchands se succédaient de façon ininterrompue. D'un étal à l'autre, même au travers de la rue, on s'interpellait pour échanger des nouvelles, donner des commentaires, raconter des blagues, propos auxquels les clients prenaient volontiers part, même s'ils n'y étaient pas conviés. Toute cette agitation et cette bonne humeur participaient aussi de la réputation du marché de Pertuis qui drainait les chalands des petits villages alentours, La Tour-d'Aigue, la Bastidonne, Ansouis, Villelaure, Le Puy-Ste-Réparade, mais aussi de plus loin, certains marchands venant même d'Apt et d'Aix.

L'étal de Mireille Pignatel était voisin de celui de Louise Frejols. La première vendait surtout les fameuses pommes de terre de Pertuis et trois lapins ; la seconde, des salades,

des carottes, des radis et des courgettes. Malgré la bonne humeur ambiante et la gouaille des marchandes alentour, Louise affichait une mine spectrale, avec un gros hématome sur la joue et une coupure à la lèvre inférieure qui devait lui rendre la parole difficile puisqu'elle répondait à peine au propos qu'on lui adressait ; les clientes avaient du mal à comprendre les poids et prix qu'elle annonçait. Mireille l'observait discrètement du coin de l'œil. Plus par miséricorde que par curiosité, profitant d'une accalmie, elle s'approcha de Louise. Cette dernière devança la question de Mireille :

— Je me suis cognée... articula-t-elle.

— Vouais ! Vous ne seriez pas plutôt tombée sur la pogne de votre mari ?

Louise baissa la tête en signe d'assentiment.

— Pétard de sort, mais qu'est-ce qui lui prend, à ce fada, il a le diable dans le sang ou quoi ? Vous êtes toute mignonne et travailleuse, alors que vous reproche-t-il ? Vous le trompez ?

Louise haussa les épaules pour signifier l'incongruité de la question.

— Non ! Ce n'est pas cela. Il ne supporte pas les gosses et moi, je refuse absolument qu'il les frappe, alors, il se venge sur moi. Après, il regrette mais il s'emporte pour un rien et en veut à la terre entière. Au début, quand je l'ai connu, il n'était pas comme ça... Il a changé depuis qu'on est ici.

Mireille hocha la tête, montrant ainsi qu'elle compatissait.

— Il a peut-être quelqu'un ? avança-t-elle.

Louise haussa de nouveau les épaules.

— Je me demande bien quand et où il la verrait. Il se tue à la tâche... je crois que c'est ça qui l'aigrît. En fait, nous avons du mal à joindre les deux bouts.

— Peut-être, mais ce n'est pas une raison pour vous taper dessus. Si j'étais un homme, j'irais lui casser la gueule pour lui montrer ce que ça fait de prendre des coups !

— Oh ! Mais il le sait ! Son père le battait comme plâtre.

— Et alors, lui fait pareil ! Moi je vais aller prévenir la maréchaussée, vous allez voir !

— Non ! s'exclama Louise, je vous en supplie, ce sera encore pire. De grâce, ne vous en mêlez pas ! Il lui faudrait plus de terre pour avoir plus de rendement. Mais d'un au-

tre côté, il lui faudra prendre au moins un ouvrier... Et avec quoi on va le payer ? Le profit va passer dans son salaire. Quand on n'a rien, madame Pignatel, dit humblement Louise, ça n'est pas facile, vous savez.

— Je vous l'accorde, ma belle ! Mais ce n'est pas une raison pour se déchirer, bien au contraire. Vous auriez besoin de tendresse et d'affection et non pas de brutalité. Et les enfants, comment supportent-ils cette situation ?

— Oh ! Eux, ils se rattrapent à l'école. Ils adorent leur maître, c'est un homme doux qui les rassure. En tout cas, ils s'entendent bien tous les deux et ils se défendent l'un l'autre. C'est déjà ça ! On ne dirait vraiment pas qu'ils n'ont pas la même mère.

La conversation tomba car Louise dut servir une cliente qui la dévisagea d'un drôle d'air en semblant supputer la cause de son hématome. Louise évita son regard et se borna à remplir son panier. Une question brûlait les lèvres de Mireille et elle attendit un nouveau répit pour la poser.

— Pourquoi êtes-vous venus ici au lieu de rester à Roquemaure ? Vous n'étiez pas bien là-bas ?

— On voulait éviter les commérages du genre « eh ben, ils ont vite retrouvé chaussure à leur pied » ou alors, « ça les démangeait tellement », enfin, vous voyez le genre... On voulait repartir à zéro, ailleurs. Et puis... Honoré avait eu quelques histoires avec des gens du coin, finit-elle par avouer.

— Pourtant, vous m'avez dit qu'au début, il n'était pas violent...

Louise parut embarrassée par la remarque et mit de l'ordre dans son étal pour se donner une contenance. Comme elle vit que Mireille ne la quittait pas des yeux et attendait une réponse, elle finit par dire :

— Pas avec moi. Il n'était pas violent avec moi ni avec les enfants.

— Mais il a toujours été coléreux, voilà ! conclut Mireille, comme si elle terminait une plaidoirie.

Louise ne répondit pas, ce qui pouvait passer pour un assentiment.

Vers midi moins le quart, le nombre des chalands diminua et les deux commères commencèrent à empiler les cagettes vides et à trier ce qui devait être jeté. Un personnage assez singulier pénétra alors sur la place Mi-

rabeau. Sa taille et sa carrure ne lui permettaient pas de passer inaperçu. Sorte de géant débonnaire, il avançait d'un pas chaloupé et tout le monde s'écartait sur son passage. Vêtu d'une soutane râpée, le cheveu long, le menton orné d'une barbiche à la Napoléon, le nez chaussé de lorgnons, il se dirigea droit vers Louise qui changea de figure en le voyant et se mit à trembler légèrement. L'homme enleva ses lorgnons et s'inclina devant elle avec un sourire.

— Mon Père... balbutia Louise.

Comprenant son alarme, l'homme, de sa voix grave et chaude, la rassura tout de suite :
— Ne vous inquiétez pas, Mme Frejols, vos enfants se portent bien et ils ont travaillé comme il faut ce matin, rien à craindre de ce côté-là.

La voix du Père Bernac semblait passer ses lèvres sans effort, comme provenant des profondeurs de sa puissante carcasse, mélodie d'une contrebasse un peu nasillarde jouant dans les graves. Dès qu'il ouvrait la bouche, les enfants étaient sous son charme : il aurait pu les conduire au bout du monde sans qu'aucun ne trouvât à redire, comme le joueur de flûte de Hamelin.

— J'ai besoin de vous parler, Mme Frejols.

Louise jetant des regards inquiets alentour, le maître comprit son souci.

— Il vaudrait mieux que vous veniez me voir ce soir après la classe. Mais ne vous inquiétez pas, vos garçons travaillent bien et ce sont des amours... C'est pour autre chose que je veux parler avec vous.

Un peu rassurée, Louise concéda un sourire à ce bon géant. Toutefois, bien qu'elle lui fît entière confiance, elle redoutait un peu ce qu'il pouvait lui dire. Pour donner le change et limiter les commérages, le père Bernac acheta à Louise les deux bottes de radis qui lui restaient et une salade. Puis il retraversa la place Jean Jaurès et fut cordialement salué par plusieurs personnes. Mireille Pignatel, curieuse comme une souris, engagea la conversation pour connaître les raisons de l'entrevue.

— Il est gentil, hein, ce père. Il vous a parlé de vos enfants ?

— Oui. Il m'a dit qu'il était très content de leur travail. Ça fait toujours plaisir, pas vrai ?

Mireille comprit qu'elle n'en saurait pas plus et resta sur sa faim. Oh ! Se dit-elle, je

finirai bien par savoir. Louise ne souffla mot du rendez-vous que lui avait donné le père.

À midi passé, après avoir gambadé dans les rues de Pertuis, Léon et Michel, les deux enfants de Louise, surgirent sur la place en se poursuivant joyeusement et s'agrippèrent à la jupe de leur mère. Ils l'aidèrent à ranger les cagettes sur la charrette à bras et la petite famille regagna la ferme du quartier des moulins.

FIN des extraits